

.....  
***Le génocide sans principe: l'exemple du Cambodge***

Michel Peterson<sup>1</sup>

*Jeudi, 27 juin 2019, midi.*

Au moment même où je termine ce texte à Tunis et que Beji Caid el Sebsi, le Président de la République est mourant (et que Nicolas Maduro a failli être assassiné), deux explosions viennent d'avoir lieu à la Place Bab Bhar, au centre-ville, sur l'avenue Charles-de-Gaulle, tout près de l'ambassade de France, et plus loin, devant le bâtiment de la Brigade antiterroriste. Un mort, sept citoyens et deux membres de la sécurité tunisienne blessés. Ma fille Gabriela n'est qu'à quelques coins de rue, au cabinet du Dr Sofiane Zribi, où elle fait actuellement un stage clinique.

Une fois encore, à la veille des élections, des actes désespérés commis par des hommes sans doute happés par le fantasme des vierges du Paradis. Les corps des officiants sont en miettes, les dégâts sont minimes, mais la violence ordinaire – peut-être télécommandée – frappe encore et encore, qui fait désormais partie du paysage humain. On verra si et comment ce que je dirai ici y est lié.

**Résumé**

En se basant sur l'exemple du génocide cambodgien, il s'agit de poser la question, sur les plans politique et psychique, du sacrifice comme au-delà de la cruauté dans l'horizon du mal radical. Les trois particularités de cet "événement" (le tribunal mixte, la nécessaire redéfinition du génocide et l'interrogation du paradigme de la Shoah) ouvrent alors sur une pensée de l'indicible et de la dépense pure, laquelle conduit peut-être à l'expérience intérieure du sacrifiant.

**Mots-clés:** *Sacrifice. Cruauté. Génocide. Violence organisée. Expérience intérieure.*

---

<sup>1</sup>Michel Peterson est psychanalyste, psychothérapeute, travailleur social, traducteur et professeur de psychologie et de littérature comparée. Depuis plusieurs années, il travaille avec des demandeurs d'asile et des réfugiés. Il est actuellement chercheur associé à la Chaire Hans & Tamar Oppenheimer en Droit international public de l'Université McGill. Il a publié plusieurs livres, dont *L'Instant du danger. Réflexions d'un psychanalyste et témoignages sur l'exil forcé* (éditions du passage), *Un trou dans la nuit* (la compagnie à numéro), *L'attente des fantômes* et *Rememora-Me !* (McGill/Taman).

## *O genocídio sem princípio: o exemplo do Camboja*

### **Resumo**

Com base no exemplo do genocídio cambojano, trata-se de fazer a pergunta, no nível político e psíquico, do sacrifício para além da crueldade no horizonte do mal radical. As três peculiaridades desse « evento » (o tribunal misto, a necessária redefinição do genocídio e o questionamento do paradigma da Shoah) abrem-se então a um pensamento do indizível e do puro gasto, que talvez leve ao experiência interior do sacrificador.

**Palavras-chaves:** *Sacrifício. Crueldade. Genocídio. Violência organizada. Experiência interior.*

.....

Je dirai ici un mot sur le sacrifice d'un peuple, un mot rapide, comme un éclair, aussi éblouissant que le soleil et la mort qui le frappèrent. Pour ensuite proposer l'ouverture d'une voie peut-être inhabituelle d'analyse et offrant une désistance à l'appropriation en violence des concepts qui structurent la réflexion concernant le génocide. Et cela en m'appuyant sur ma croyance en la nécessité - aucunement nouvelle et originale, mais plus que jamais essentielle aujourd'hui dans un contexte dominé par des approches scotomisant l'Histoire – de penser ma clinique sur le fonds du politique. Car si des humains sont toujours aujourd'hui torturés au-delà du tolérable, si des populations entières sont sacrifiées par les dirigeants politiques et les actionnaires propriétaires des transnationales, avec un cynisme qu'aucune honte ne vient troubler malgré tous les Traités internationaux, c'est entre autres parce que le darwinisme de la *Realpolitik* autorise l'immolation de telle ou telle nation ou de tel ou tel peuple. Je ne choisis pas d'exemple dans la géopolitique actuelle pour rappeler plutôt le sort du Cambodge, qui fut comme on sait littéralement anéanti pour satisfaire les intérêts de la Guerre froide et ne pas nuire à la détente avec la Chine (le régime paranoïaque de Pol Pot était tout de même client de l'Empire du Milieu<sup>2</sup>). Rien qu'à S-21 (Tuol Sleng), le tristement célèbre centre de torture de Phnom Penh, pas moins de 15,000 personnes furent martyrisées, laissées agonisantes et assassinées – en toute impunité : tous savaient, toutes les grandes puissances (en particulier les membres du Conseil de Sécurité) savaient, laissaient aller et appuyaient chacune à leur façon le régime de Pol Pot, ce pourquoi ils s'opposèrent au procès des Khmers rouges, les Américains (sous la férule du sanguinaire Henry Kissinger) ayant quant à eux été responsables de crimes de guerre en violation

---

<sup>2</sup> Parmi de nombreux titres, voir, à ce sujet, la préface du réalisateur du film *The Killing Fields*, Roland Joffe, au livre de Tom Fawthrop et Helen Jarvis, *Getting Away With the Genocide? Elusive Justice and the Khmer Rouge Tribunal*, London/Ann Arbor, Pluto Press, 2004, p. x et sq.

complète des lois internationales. Plus largement, et selon les techniques de décompte, c'est entre 1.17 millions et 3.42 millions d'êtres humains qui furent sacrifiés sur l'autel du complexe militaro-boursier. Et je ne crois que l'on puisse qualifier ces crimes de masse d'actes religieux. Au contraire, nous étions face à des victimes déchirées par des torturants-bourreaux-assasins-sacrifiants qui n'établissaient aucun lien avec la divinité. Les éléments rituels qui émaillaient les atrocités commises par les Frères du Parti communiste du Kampuchéa participaient d'un rhizome dont les nœuds de connections, voire de culte, étaient la nostalgie de l'Empire khmer fondé par Jayavarman II, qui se proclama dieu-roi et fit en 802 allégeance à Shiva, le bouddhisme Theravada et un idéal communisme délirant d'inspiration maoïste (destruction des banques et de la monnaie, des églises, des écoles, des sources d'approvisionnement, des marchés, des services d'alimentation en eau, des services sanitaires, etc.).

Devons-nous alors entendre ce sacrifice des Cambodgiens dans le cadre d'une théorie générale ou dans le cadre d'une analyse centrée une société donnée?<sup>3</sup> En tout cas, je ne verrais par le génocide cambodgien dans la perspective d'une économie religieuse au sein de laquelle les hommes et les dieux auraient établi un échange, loin s'en faut. Car les dieux ne furent pas bienveillants à leur endroit, ainsi que le montra la défaite ultrarapide des sacrifiants à l'entrée des Vietnamiens en 1979. Toute la question reviendrait-elle donc à savoir ce qu'il en est d'une sorte sacrifice génocidaire profane quand l'aller-retour entre le sacré et le profane est court-circuité puisque les victimes comme intermédiaires ne permettent pas de communiquer avec les dieux?

Car ces sacrifices – ne l'oublions pas – continuent et vont continuer... *Always More!* Ils continueront, que ce soient ceux perpétrés par Daesh, venus prendre le relais d'Al Qaida pour détruire le Moyen-Orient, ou ceux perpétrés au Congo, au Timor Oriental, au Kosovo, au Rwanda, Syrie Irak Afghanistan Yémen Nigeria République centrafricaine Somalie mais aussi Brésil Mexique Colombie Guatemala Nicaragua... sans oublier le plus grand sacrifice – le mot venant maintenant se fondre avec celui de génocide – de l'histoire de l'humanité, à savoir l'extermination tentée des peuples amérindiens. Sacrifice qui se poursuit en ce moment même.

Pour ma part, j'entends tout cela à travers une clinique du sujet qui affronte radicalement

---

<sup>3</sup> Françoise Weber, entrée « Sacrifice », In : *Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques*, II, volume dirigé par Sylvain Auroux, Paris, PUF, 1980, p. 2293. Weber identifie les tentatives de construire une théorie générale du sacrifice chez Hubert et Mauss, Freud, Cassirer, Gurdorf et Girard, et celles qui visent à la spécificité et à la comparaison chez Vernant et Malamoud.

cette place singulière que j'ai appelée il y a bien des années les « sans-fonds de l'homme »<sup>4</sup>, c'est-à-dire une place qui défait en quelque sorte le nouage sur la scène sacrificielle du sacrifiant, de la victime et de la divinité, ces trois acteurs du sacrifice auxquels il convient d'ajouter une assistance, voire une adresse. Que devient le sacrifice lorsqu'il met en acte l'au-delà de la cruauté et que les dieux sont oubliés? Que devient-il lorsque le mal radical tel que pensé par Kant, ou la volonté maligne sont « dépassées » ou mieux, pour ne pas verser dans la dialectique hégélienne, « déplacés », selon le procédé du rêve identifié par Freud et repris par Lacan sous la forme de la métaphore? Si ma clinique avec les demandeurs d'asile ayant été objets de violence organisée (guerres, crimes de masse, torture, etc.) est celle d'une transcréation qui essaie de pallier à la « décréation » provoquée par l'extrême<sup>5</sup>, lequel s'exprime aujourd'hui par l'hyper- « banalité du mal », comme si le plus terrible s'étayait de manière quasi systémique sur les plus ordinaires formes de la transgression aujourd'hui disponibles.

Dans ce contexte, comment penser par exemple le sacrifice lorsqu'une population entière a été soumise à un État tortionnaire et/ou terroriste, lorsqu'un sujet a été torturé pour extraire de lui une confession, laquelle ne relève presque toujours essentiellement que de la fiction ou à tout le moins, d'une organisation discursive tentant de répondre à la demande folle du bourreau, que celui-ci rencontre sa victime ou qu'il soit confortablement assis à Wall Street, au London Metal Exchange ou aux assemblées d'actionnaires de Bayer, Monsanto, Barrick Gold. Walmart ou China National Petroleum? Comment entendre ce qui se dit là à toutes les échelles d'une attaque sans limite hantée par une pulsion détachée de toute dimension sacrée mais obnubilée par la toute-puissance infantile? Comment entendre cela même qui finit par convoquer l'apothéose du non-sens, quelques soient les « motivations » de celui qui soumet son objet singulier ou collectif au supplice et quelques soient les « aveux » et les consentements obtenus? Contre toute attente, nous arrivons sur les berges de la part maudite pensée par Georges Bataille. Et cette part maudite, pour ma part, dans la clinique, j'en entends quotidiennement les conséquences chez des sujets en proie à une déréliction mortifère. Après avoir traversé l'épreuve de la violence organisée, les voilà soumis aux diktats des États qui les voient d'entrée de jeu avec une méfiance accablante :

---

<sup>4</sup> À l'occasion d'un commentaire du livre de Denis Rosenfield, sur *Du Mal. Essai pour introduire en philosophie le concept de mal* (Paris, Aubier, 1993). In : "Les sans-fonds de l'homme", *Spirale*. Montréal, n. 103, février 1994, p. 20.

<sup>5</sup> Je fais jouer *a contratio* le terme de Bataille. Dans sa *Théorie de la religion* (dans *Œuvres complètes*, tome VII), il désigne la mort comme « dé-création » donnant accès au véritable ordre des choses, lequel consiste en un ordre fondamentalement « négatif ». D'ailleurs, la théorie bataillienne de la religion s'appuie sur la notion de sacrifice en tant que soustraction de la chose à son aliénation dans la logique du profit.

au lieu qu'ils soient considérés comme innocents et que leur culpabilité doive être démontrée, c'est plutôt l'inverse qui leur incombe : démontre qu'ils n'ont commis aucun crime, alors qu'ils ont la plupart du temps violentés au-delà de tout doute raisonnable.

### **Les particularités du cas cambodgien**

Revenons au cas du Cambodge parce qu'il présente au moins trois particularités sur la bourse de l'horreur – lesquelles pourront sans doute être transformées en produits.

La première particularité est que le jugement très tardif de quelques responsables du génocide fut prononcé par un tribunal mixte (CETC : Chambres extraordinaires au sens des tribunaux cambodgiens) mis sur pied 20 ans après que les Khmers rouges furent chassés du pouvoir par les Vietnamiens. Cela impliquait que le procès permettait à des juges et des avocats nationaux et internationaux de siéger et de travailler en conséquence sous le coup à la fois de la loi nationale et internationale. Cette *approche hybride* donnât lieu à ce qu'on appelle le Modèle cambodgien<sup>6</sup>, lequel fut ensuite utilisé pour définir le mandat de la Cour Spéciale de Sierra Leone, puis dans les cas du Timor Oriental et du Kosovo. Il fallut cependant attendre juillet 2006 pour que des magistrats cambodgiens et étrangers soient désignés pour siéger et que soit lancée la procédure judiciaire destinée à juger les anciens dirigeants du régime du Kampuchéa Démocratique ainsi que ceux ayant commis des crimes contre l'humanité entre 1975 et 1979. L'ancien Chef d'état-major de l'armée nationale du KP, Ta Mok, le « Boucher », mourra à l'âge de 81 ans avant d'avoir été traduit en justice, après avoir été emprisonné en 1999. Duch, l'ancien responsable de S21, sera inculpé le 31 juillet 2007 pour crimes de guerre. En septembre de la même année, ce sera au tour de Nuon Chea, Frère no 2, l'idéologue du régime de Pol Pot (Saloth Sar), d'être accusé de crimes contre l'humanité et de crimes de guerre.

Pourquoi dut-on attendre si longtemps ? Parce que, comme je l'ai évoqué plus haut, tous les membres du Conseil de Sécurité étaient impliqués, des bombardements du Laos et du Cambodge par les Américains jusqu'au ventes d'armes par différents pays en passant par le soutien indéfectible de la Chine aux gouvernement fantoche qui continua d'exercer son « administration terroriste » sur le pays à partir de certains camps de réfugiés stationnés aux frontières et maintenus grâce aux subsides des Nations unies. Ainsi, même après que les

---

<sup>6</sup> Au sujet de sa structure et des questions relatives aux types de crimes qui pouvaient ou non être jugés, voir le chapitre 11 de Fawthrop et Jarvis.

Vietnamiens eurent défait les Khmers rouges, ceux-ci continuèrent d'exercer la terreur et demeurèrent « impunis »<sup>7</sup>.

La seconde particularité du génocide cambodgien tient au fait qu'il oblige à repenser le concept extrêmement limité de génocide tel qu'il avait été défini dans la Convention des Nations unies comme acte « commis dans l'intention de détruire, ou tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux ». Or, les Khmers rouges affirmaient construire une société modèle ! Comment eut-on pu l'accuser de la détruire – même si presque tous les Vietnamiens furent expulsés du pays et que plusieurs minorités furent particulièrement visées : 50% des Chinois, 40% des Thaï et des Laotiens ainsi que 30% des Chams<sup>8</sup>. Cela dit, la définition officielle exclut les effets de nombreux actes, tels que la malnutrition et la famine qui affectèrent les Cambodgiens, les Russes ou les Chinois, entre autres. Ainsi, avec Tom Fawthrop, Helen Jarvis, David Chandler, Farina So et quelques autres historiens du Cambodge contemporain, je conçois la notion de génocide comme système de violence organisée dans un sens générique ou sociologique en étant parfaitement conscient des contraintes légales que cela implique. Et j'ajoute qu'il est grand temps que les transnationales puissent enfin répondre de leurs actes et des effets de leurs actes en ce domaine, en particulier – c'est presque toujours le cas – lorsqu'elles exterminent en toute connaissance de cause et volontairement en ne lésinant pratiquement jamais sur les moyens.

La troisième particularité est que l'existence même du génocide cambodgien et ses modalités d'effectuation mettent en question la place de la Shoah comme paradigme indépassable de l'extermination. Je ne tiens pas à entrer ici dans tous les débats à ce sujet, tout en sachant de quoi je pourrai être accusé en proférant une telle hérésie. On me pardonnera de ne pas jouer à la bourse de l'horreur et de ne pas miser sur la fonction exponentielle modélisant les nombres (entre les camps de Hitler, de Staline, de Mao ?...) et les idéologies. Aux questions posées par Tom Fawthrop, le journaliste du *Irish Times* en 1981 : « Why does the UN recognise Pol Pot? The UN should help us capture Pol Pot – why are they protected him? », Robert Jackson, le coordinateur pour l'ONU de l'aide d'urgence au Cambodge, répondait déjà en 1979 dans des termes qui auraient pu paraître choquants à certaines oreilles, n'eut été le fait qu'il avait déjà eu à travailler avec des survivants des camps nazis. Après avoir souligné qu'un quart de la population avait péri

---

<sup>7</sup> J'emprunte ici le mot au titre du livre d'Olivier Weber, *Les impunis. Cambodge : un voyage dans la banalité du mal*, Paris, Robert Laffont, 2013.

<sup>8</sup> Selon les chiffres repris par Fawthrop et Jarvis, *op. cit.*, p. 14.

en 4 ans, ce qui représente encore aujourd'hui un génocide « on a scale never before witnessed in terms of a single country », il affirmait : « Without doubt, it is the greatest human tragedy of the twentieth century. »<sup>9</sup> Voilà qui peut certainement susciter une opposition musclée, surtout avec la puissance de certains grands lobbies financiers et militaires. L'essentiel est toutefois que ce déplacement permette un vrai débat qui rééquilibre un tant soit peu la bourse de la souffrance humaine.

Mais *le pire* – c'est là *le plus ordinaire* –, c'est ce que nomme le commentaire par Fawthrop de l'énoncé de Jackson:

And yet, the perpetrators had just been given a renewed diplomatic licence to represent their victims. After the liberation in 1945, it would have been unthinkable for Hitler and his supporters to represent West Germany or East Germany in the newly formed UN. Cambodians asked why after their liberation the same standards of morality, integrity and justice did not apply.

Le cas cambodgien figure évidemment parmi les plus tristes exemples de la justice sélective qui prévaut en droit international, particulièrement en matière de crimes de guerre et de génocides. Il est alors possible d'en dégager la quatrième particularité, à savoir qu'elle s'inscrit parfaitement dans l'absence totale de morale de la politique, comme en atteste cette autre remarque de Fawthrop : « Most diplomats paid lip service to the moral issue and heaped condemnation on the Pol Pot regime, largely to satisfy public opinion at home. But from 1979 until 1990 this apparent disgust failed to stir the conscience of any western governments sufficiently to vote against the Khmer rouge. »<sup>10</sup> Est-ce là, pour parler comme Foucault, l'ultime « revanche du souverain », qui peut agir sans limite et transcender toute distinction entre justice pénale et administrative, Pol Pot et ses exécutants sacrifiant leur peuple pour légitimer rationnellement leur folie ?

### **De l'expérience intérieure**

La question que je viens de formuler n'attend pas de réponse et peut-être est-il plus important d'en ouvrir une autre plus troublante. C'est qu'il existerait à mes yeux une autre voie d'entendement des crimes de masse : celle de la dépense pure théorisée par Bataille, pour qui le sacré constitue bien une négativité sans retour sur investissement, sans emploi, une souveraineté

---

<sup>9</sup> Préface à Eva Mysliwiec, *Punishing the Poor : the International Isolation of Kampuchea*, Oxford, Oxfam, p. iii, *apud* Fawthrop et Jarvis, p. 34.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 32. La citation précédente se trouve à la page 34.

absolue<sup>11</sup>. Avec les grands massacres, les génocides, les crimes de guerre, les crimes contre l'humanité, la torture et le terrorisme, sous les pertinentes explications géopolitiques et historicisantes, nous abordons un territoire se situant au-delà de la Raison et de la cruauté, sans qu'il soit cependant celui de la folie. Il s'agit là d'une expérience ultime au sein de laquelle, pour prendre encore cet exemple, les Khmers rouges rencontrent peut-être l'indicible – d'où, dans cette perspective, la nécessité qui planait sur S-21 que le centre restât secret alors que quiconque se trouvait à proximité entendait inévitablement dans la nuit les cris inaudibles de douleur des sacrifiés. Sinon, d'où serait donc venue ailleurs que d'un fonds pulsionnel de destructivité radicale cette folie meurtrière? Et pourrions-nous proposer l'hypothèse qu'il s'agisse là de la vérité cachée des génocides, adossée finalement à cette cruauté sans alibi dont parlait Derrida, une cruauté au-delà de toute cruauté à l'égard d'un objet, une cruauté qui mettrait en lumière le fonds obscur de l'existence humaine, hantée par la consommation sans limites, par le gaspillage, la dilapidation des ressources et l'improductivité pure, la part maudite de l'économie turbo-capitaliste et algorithmique aujourd'hui d'autant plus restreinte qu'elle se veut globale? Peut-être les génocides mettent-ils finalement en lumière ce qu'il en est de l'économie générale humaine, laquelle court à sa perte de telle manière que la jouissance élimine même l'angoisse de la perte, sans possibilité de reproduction. Et peut-être sommes-nous là dans une logique tragique et abyssale de l'extermination, selon laquelle un don de morts de plus en plus grand doit être offert au déshumain, potlatch absolu à usure infinie. Le meurtre de masse ne comporte ainsi aucune possibilité de rachat puisqu'il ouvre l'abîme du mal qui ne compte sur aucun envers, exposant une cruauté et une férocité qui ne tombent pas sous le coup du sens et des sens. Il s'agit là de la destruction de la destruction, du sacrifice du sacrifice, puisque la victime-objet, éternellement dégradée, ne reviendra jamais au sacré, échappant même – peut-être – à la part maudite. Quel est donc ce mouvement sinon la pulsion dans toute son altérité athéologique, immaîtrisable par le travail de culture ? Ne retrouvons-nous pas ici – fantastique outrage! – *l'expérience intérieure* du sacrificiant, en deçà et au-delà de toute Raison – Pure, Pratique ou Cynique, peu importe :

En résumé, l'expérience intérieure est l'événement dans lequel le sujet, désormais complètement étranger au projet qu'il a été et au lien avec les objets en tant qu'instruments utiles, dépasse le seuil de l'humain pour se perdre dans l'*oultre*, c'est-à-dire dans l'abîme obscur du non-sens et du mal expérimenté jusqu'à sa racine la plus intime. En ceci il diffère de l'*ascèse* chrétienne, qui maintient toujours une

---

<sup>11</sup> En ce sens, il ne s'agit pas ici d'une négativité créatrice de subjectivation, comme la pense à partir de Lacan Vladimir Safatle : *A paixão do negativo. Lacan e a dialética*, São Paulo, Editora UNESP, 2006.

connotation positive, appelée le *salut*, en somme un but auquel on travaille et en relation auquel on projette l'existence.<sup>12</sup>

Bien sûr, on pourra objecter que Bataille pense ici à l'expérience mystique avec ses états d'extase, de ravissement et de non-savoir. Mais l'on m'accordera, je l'espère, qu'en faisant appel à sa propre autorité, elle devient la souveraineté même dans son implacable autorité. Pol Pot éclaira peut-être la cessation de la pensée et l'entrée dans le silence le plus opaque du monde, dans un néant hors de toute histoire humaine – ce en quoi les tribunaux ne le concernent plus.

---

<sup>12</sup> Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, dans *Œuvres complètes*, V, Paris, Gallimard, 1973, p. 107.